

Assimilation culturelle et *empouvoirement* dans les écritures (post) migrantes : mise en abyme littéraire¹

José Domingues de Almeida*

Université de Porto - ILCML - APEF

Résumé: Nous proposerons un tour d'horizon anthologique de plusieurs romans (post) migrants pour mettre en exergue la récurrence du *topos* de la culture littéraire comme ressort de l'assimilation à l'ici, de l'accueil et du désir d'autonomisation et de capacitation, notamment pour la condition de la femme. Il s'avérera que la dynamique de l'assimilation demeure souvent l'impensé de la critique littéraire, davantage tentée par la *doxa* dominante du hiatus culturel et différentiel insurmontable, ou du potentiel idéologique et exotique altéritaïre.

Mots-clés: assimilation, empouvoirement, littérature (post)migrante, ressemblance

Abstract: We will propose an anthology overview of several (post)migrant novels to highlight the recurrence of the *topos* of literary culture as a spring of assimilation to the host country and desire for empowerment, especially for the status of women. It will turn out that the dynamic of assimilation often remains the unthought of literary criticism, more tempted by the dominant *doxa* of the insurmountable cultural and differential hiatus, or of the ideological and exotic othering potential.

Keywords: assimilation, empowerment, (post)migrant literature, resemblance

Mon père disait : « Quand tu arrives quelque part, si tu trouves les gens en train de danser avec un pied, tu fais la même chose ». Toute ma vie n'a été bercée que par cette phrase

Madi Seydi

La question de l'assimilation comme aboutissement d'un processus migratoire se trouve déverrouillée dans le discours et débat publics dans plusieurs pays depuis que les flux, notamment extra-européens dans des proportions jamais vues auparavant, sont passés de la catégorie « chance » indiscutable à celle de problématique difficilement gérable, pour s'avérer dans plusieurs contextes, dont la France et la Belgique, un enjeu qui catalyse des argumentaires et des réactions politiques antagoniques et fracturants. En effet, le débat sociétal et sécuritaire qui occupe l'Europe aujourd'hui, de la France à la Suède, en passant par la Pologne ou la Hongrie, porte sur le besoin de l'assimilation, c'est-à-dire pour l'étranger de dire *nous* avec le peuple autochtone d'accueil dans la langue, l'Histoire et les mœurs de celui-ci et, en changeant de géographie, de changer également d'Histoire tout en gardant, dans son cadre privé, des particularismes identitaires, culturels et religieux. Charles Aznavour, Arménien d'origine, et voix énorme de la France, on ne le contestera pas, affirmait : « J'ai abandonné une grande partie de mon arménité pour être Français ». ² Combien de créateurs et acteurs culturels diraient sans complexe la même chose aujourd'hui en France ou en Belgique ?

Or, face à l'échec de l'« assimilation » depuis quelque trente ans, la machine institutionnelle européenne, en phase avec, voire en avance sur la *doxa* progressiste, a trouvé des euphémismes reconfortants, mais qui n'évitent pas le problème de fond. Il serait plutôt question d'« intégration », d'« inclusion », dans une conception et concession multiculturelles qui, bizarrement, ne concernerait que l'Occident, et puis finalement de « négociation » culturelle où l'on enjoint l'autochtone à s'adapter aux expressions culturelles qui viennent, s'installent, voire s'imposent. Le récit de la Franco-américaine Géraldine Smith, *Rue Jean-Pierre Timbaud. Une vie de famille entre barbus et bobos* (2016) s'avère, à cet égard, très parlant en combinant la description de la mutation d'un quartier parisien sous l'effet migratoire et la dépossession culturelle autochtone, c'est-à-dire ce que Laurent Bouvet a nommé *L'Insécurité culturelle* (2015), cette angoisse non dite et cette inquiétude impensée, elle aussi, des indigènes devant la question du vivre ensemble face à la diversité. D'autant plus que, s'il est très fréquent et juste de se référer à la douleur réelle du déracinement du migrant, jamais n'est abordée la question de la douleur autochtone des métropoles sous le double joug de la périurbanisation et de la gentrification. Comme le rappelle Bouvet, « Ce sont les représentations construites autour de

l'immigration qui déterminent principalement l'insécurité culturelle » (*idem* : 21).

Cette évolution discursive n'est pas sans lien avec l'évolution de la gauche, actée dans le rapport *Terra Nova*³ et le remplacement de son électorat traditionnel prolétaire et populaire par toutes les expressions et figurations de la *diversité* et de l'*altérité* (Bock-Côté, 2020), la figure du « migrant » devenant l'acmé de la représentation victimaire, et la métaphore vivante de l'hybridité par excellence, qu'il s'agit de mettre en place dans tous les secteurs sociaux et de la pensée, dans une logique non plus anticapitaliste, la diversité étant même extrêmement commercialisable en niches de marché, mais carrément antio-ccidentale (Lilla 2018).

Cette tendance suscite deux apories de principe. D'abord, elle ne s'appliquerait qu'à l'Occident, les autres civilisations et espaces géopolitiques en étant dispensés, notamment par l'Occident lui-même, ce qui peut soulever le soupçon d'un exotisme différentiel néocolonial (Porra 2008 : 33-54). Ensuite, parce que l'agrégat intersectionnel de la diversité est de l'ordre du théorique et stratégique, alors que rien n'allie au départ, par exemple, néo-féminisme et des expressions patriarcales exacerbées issues de la diversité non assimilée (Fourest 2020 : 68-69).

Par ailleurs, l'impasse impensée de l'assimilation est également redevable à la dérive des études littéraires après la textualité, et notamment dans le cadre des études francophones sous l'emprise des Études Culturelles et de l'évolution du souci théorique des Humanités, glissant de la complexité herméneutique et formaliste vers le militantisme prétextuel (Rastier 2020).⁴ François Provenzano (2012 : 133-152) a remarquablement décrit la mutation idéologique et thématique de la critique littéraire, francophone en l'occurrence : la transition du focus mis sur la langue comme différend et stigmaté, vers la diversité et l'altérité fascinantes, c'est-à-dire le passage de l'attention portée au *médium* vers celui porté au *sujet* et à l'identité, et partant à la différence. Elle évacue ou disqualifie la question de l'assimilation qui serait droitière, dépassée ou surannée. Or force est de rappeler à ce stade qu'un organisme comme S.O.S racisme, par exemple, prônait au départ le droit à la « ressemblance » ou à l'« indifférence » avant de suivre le glissement discursif et revendiquer le droit à la *différence* tous azimuts.

Cet a priori théorique s'expose à deux critiques ou apories intellectuellement recevables. Tout d'abord, la différence portée au paroxysme, concomitante d'une dépréciation de l'identité autochtone ou normative, est *différence* par rapport à quoi, si ce *quoi* nucléaire se dissout ? Ensuite, le discrédit discursif et politique de l'assimilation s'allie à la présomption de l'inexistence d'une identité culturelle stable *ici*, alors qu'elle est hypostasiée chez l'autre, *là-bas*, l'ici se concevant comme le dépositaire multiculturel et hybride d'expressions culturelles, elles bien homogènes, affirmées et affichées. D'où la complexité de poser aujourd'hui la question de l'identité culturelle ou nationale dans certains pays, comme la France, sans passer par la négociation, les discussions byzantines ou avec des pincettes argumentatives

comme le fait François Jullien dans *Il n'y a pas d'identité culturelle* (2016) avec la notion dynamique d'écart culturel qui acte ce qui est dit plus haut.

Or, si la question de l'assimilation est soit impensée, soit devenue impensable et évacuée, force est de constater qu'elle résiste, ou se lit en biais dans tout un *corpus* francophone, du fait d'écrivains et écrivaines, ou militantes soucieux, notamment de la condition de la femme, le *topos* de la scolarisation et de la culture lettrée s'y affirmant souvent comme levier de l'empouvoirement.

C'est le cas de Madi Seydi, engagée pour le leadership féminin et le développement en Afrique qui, dans *Française venue d'ailleurs* (2022) décrit son parcours et témoignage de combattante politique noire, en Seine-Saint-Denis, au sein de sa République française, ce qu'elle nomme « la politique par d'autres moyens » (Seydi 2022 : 179) : « Mon récit est celui de la trajectoire d'une Française de double nationalité à un tournant de siècle » (*idem* : 13). D'emblée, la question identitaire est posée. Forte de son expérience personnelle, Seydi se souvient de l'éducation héritée de son père : « Pour ses enfants français, il ne s'agit pas seulement d'en apprendre sur les ethnies de l'Afrique de l'Ouest, il faut connaître le nom des rois capétiens, celui des ministres de Louis XIV, les événements de la Révolution française, l'œuvre de la IIIe République » (*idem* : 26). Son récit revient sur un vécu des quartiers populaires des années 1990 dont la caractérisation peut sembler périmée aujourd'hui : « Nous étions tous ou presque des enfants d'immigrés. Nous étions tous la France, mais la France humble, celle qui apprend à être, à devenir français. Une Madi n'était alors pas de trop, elle pouvait servir cette France, la sienne » (*idem* : 38).

S'inscrivant en faux contre les mouvements indigénistes qui ne comprennent pas sa démarche d'assimilation et son engagement singulier franco-africain en faveur des femmes d'affaires, Madi Seydi récuse la culture de la « relégation » (*idem* : 58) régnante aujourd'hui à la faveur du communautarisme, ce qui n'est pas sans rappeler une autre écrivaine engagée : Fofana Halimata. Elle rappelle avec nostalgie, sur une mélodie d'Aznavour, « Je vous parle d'un temps... » que « La question de notre appartenance ne se posait pas » (*idem* : 60-61) dans un contexte de mixité sociale où l'on parlait la même langue et partageait les mêmes valeurs pour se comprendre ou se confronter » (*idem* : 60). Et Seydi de fixer le point de bascule de l'assimilation :

Quand on a commencé à entendre des enfants, des adolescents commencer leurs phrases par « Nous, les Algériens... » ou « Nous, les Ivoiriens... », quand on a trouvé normal de se promener avec le drapeau de son pays d'origine après les matchs de football, quand on a entendu siffler La Marseillaise. On a su que c'était la fin de quelque chose, la fin du processus d'intégration et le commencement d'une certaine désintégration. (*idem* : 63)

Par ailleurs, en recourant à un véritable *topos* mobilisé, nous le verrons, par d'autres auteures, celui de l'éducation, de la réussite scolaire et de la culture lettrée,

et en réinvestissant de la sorte, mais sans le prisme stigmatisant, la deuxième étape des études francophones dégagée par Provenzano (la langue qui sépare et interroge), Madi Seydi inscrit sa formation dans une fascination de la France, terre d'accueil, à laquelle fait écho une hypostase de la langue française dont elle entend maîtriser les codes dès sa tendre enfance. Dans ce parcours, on retrouve le motif métonymique très significatif du « dictionnaire » comme extension de la volonté d'appropriation de la langue :

En juin de l'année de CM2 avait eu lieu une belle cérémonie de fin d'année. On m'avait fait cadeau d'un dictionnaire, une manière de m'armer, pour les années de collège, par la langue et la connaissance. Il en a occupé, des nuits d'insomnie, ce dictionnaire dont j'admirais l'épaisseur et dégustais le contenu (...). À l'aide d'une lampe de poche, j'y passais des heures. La nuit pouvait bien défiler, je m'abreuvais de connaissances. (*idem* : 43-44)

Dans le même sens, et avec les mêmes convictions d'adhésion à la France malgré le climat idéologique d'assignation raciale et identitaire, Rachel Khan, juriste, scénariste, ancienne athlète, actrice et écrivaine, coauteure de *Noire n'est pas mon métier* (2018) a exprimé dans *Racée* (Khan, 2021) ses réticences théoriques à l'égard de l'ethnicisation et de la racialisation du fait et du discours culturels et sociopolitiques en France. Rappelons que Khan a des origines mêlées et revendiquées (africaines, juives et françaises), ce qui la rend d'emblée inclassable, voire pourrait en faire l'accomplissement d'une société postnationale, multiculturelle et intersectionnelle, mais qui, paradoxalement, la rend idéologiquement idoine et crédible, non incriminable d'appropriation culturelle (de Montaigne 2018)

Or, c'est justement là que Rachel Khan déroge aux attentes décoloniales qui voudraient l'assigner à une identité tribale définie qui lui enjoindrait de ne jamais s'affirmer française. Bien évidemment le choix du titre est un pied de nez au terme racisation et visibilité en usage dans la *doxa* indigéniste : « Non, je suis racée parce que je porte en moi plusieurs racines que certains prennent pour des races » (Khan 2021 : 11). Écrivant sous la tutelle littéraire et intellectuelle de Romain Gary (*idem* : 12), Khan entend mettre en exergue la complexité dont elle est porteuse pour combattre le simplisme théorique de certains discours antagoniques.

L'argumentaire de Khan rejoint à maints égards celui de Seydi contre les nouveaux rentiers du racisme (*idem* : 15), « Comme si être noire était une vertu en soi » (*ibidem*). Khan acte le fait que la société française se tribalise et se décompose dangereusement sous l'effet d'un repli identitaire, notamment pour la composante noire du pays résultant de l'immigration, dont la jeunesse serait tentée par un refus de la France (blanche) du fait du reflux et réflexe postcoloniaux, et du mimétisme américain, c'est-à-dire du transfert dans un contexte victimaire esclavagiste : « En ne faisant aucune distinction entre déportation et immigration, le terme [afro-

descendant] a pour vocation réelle de faire « “des douleurs du passé un support identitaire” » (*idem* : 45).

L’auteure de *Les Grandes et les Petites Choses* (2016) redoute l’association du Noir et de l’Antillais à la souffrance, au malheur et à la haine, ce qui le projetterait dans le mythe anhistorique victimaire clanique d’un passé glorieux non-vérifiable (Finkielkraut 2007 : 15-41) et l’exclurait du récit national. Partant du principe que « La colonisation et l’esclavage [sont] inconsolables » (Khan 2021 : 91), et avertissant que « L’esclavage comme la colonisation ne sont pas à la source de tous les maux. On peut être esclave de soi-même et colonisateur de sa communauté » (*idem* : 93), l’ancienne championne d’athlétisme rejette les mots en vogue qui pourraient creuser encore davantage le fossé communautaire (afro-descendants, minorités, intersectionnalité), vu qu’ils « (...) sont insidieux, car ils enfoncent le couteau dans les plaies qu’ils prétendent contribuer à cicatrifier » (*idem* : 33), leur préférant les mots qui ravivent la convivialité et qui, dès lors, « réparent » et peuvent rapprocher, dont le désir, la créolisation et la création. Et Khan d’évoquer Édouard Glissant, mais à rebours des attentes citationnelles habituelles : « La créolisation recoud les déchirures des pierres. Dans cette philosophie du Tout-Monde, les falaises comme les frontières (matérielles et symboliques) sont nécessaires en ce qu’elles engendrent un désir de franchissement pour aller faire relation » (*idem* : 137-138).

C’est dire combien, pour Khan, autant la société, française en l’occurrence, ne doit pas se figer puisque « Dans le contexte actuel, l’enjeu de la créolisation est essentiel pour la réparation. Elle implique l’irruption d’une identité plurielle, mutante, “ racée ” » (*idem* : 147), autant il importe de refuser « La mise en scène de la douleur de peau [assise] sur une culpabilité nécessaire à l’ascension des identitaires sur le long terme » (*idem* : 117) propre à la théorie décoloniale.

Dans notre aperçu de l’empouvoirement par l’intégration à la société d’accueil trouve toute sa place le beau roman de l’écrivaine et essayiste Malika Madi intitulé *Nuit d’encre pour Farah* (2000). Récit post-migrant, il expose les désagréments d’une jeune Algérienne en Belgique soumise aux codes culturels et religieux patriarcaux, qui refuse le mariage arrangé avec un garçon du bled. En fait, comme ses deux sœurs arrivent à fuguer au Canada, où elles referont une vie de femmes occidentales, Farah, elle, se voit obligée de réparer cet outrage en se mariant contre son gré à l’homme que l’une d’elles était censée épouser. Elle se voit même forcée d’aller vivre en Algérie sous la coupe de sa belle-mère et d’abandonner ses études.

Or le *topos* de la culture littéraire s’avère comme un subtil contrepois émancipateur à une existence en Occident que tout voue à la non-intégration. Farah, passionnée de littérature du XIXe, se signale par la réussite scolaire. Comme cadette, elle se croyait exemptée des tâches associées aux codes culturels familiaux, ce qui lui permettait de se consacrer à la lecture des classiques :

Cet état de choses m'arrangeait. Je pouvais me consacrer totalement à mes études secondaires, mais surtout et avant tout, je pouvais lire, lire le plus possible. En quelques mois j'avais lu tous les auteurs français que le dix-neuvième siècle pouvait compter, du moins j'en avais l'impression. J'avais bien tenté quelques écrivains de ce siècle, notamment ceux que le prof de français nous imposait, mais je revenais inlassablement et impatientement vers celui des auteurs romantiques. Les écrits de Balzac ou de Flaubert me faisaient indubitablement pleurer de joie et l'idée que quelques mois seulement me séparaient de la fac - quelques semaines encore et je me retrouverais devant des années à lire pour enfin me voir attribuer un diplôme - me rendait la vie infiniment belle et agréable. (Madi 2000 : 17)

La narratrice insiste sur ce détail important : « J'étais libre, je travaillais bien et j'étais la meilleure élève du cours de français » (*ibidem*), associant implicitement scolarisation, empouvoirement personnel et promotion sociale : « J'allais à l'école, je lisais, je lisais... C'était tout ce dont j'avais besoin » (*idem* : 17).

La poétique de Madi partage certaines caractéristiques thématiques avec d'autres romans au carrefour de l'écriture francophone et post-migrante, à savoir l'autobiographie et le témoignage (Delbart 2010 : 104), ou encore le voyage révélateur au pays d'origine de la famille, mais aussi l'oscillation identitaire entre « interculturalité réussie » et « cheminement vers l'autre » (*idem* : 100), engageant des mécanismes de transculturation, mobilisant des « hiatus culturels » (*idem* : 101), une « négociation » (*ibidem*) et des équivoques interculturelles. En témoigne l'épisode de l'interdiction de participation en classes de neige (Madi 2000 : 52), ou celui de la confrontation des fêtes de Noël et de l'Aïd (*idem* : 51).

Cependant, l'émancipation et l'empouvoirement de Farah passent par la culture livresque en contexte scolaire, figurés par l'adjuvant professeur de français, qui rachète son statut d'entre-deux et l'affranchit de la tutelle culturelle patriarcale : « Je vous ai demandé de lire *Les Noces barbares* de Yann Queffelec... Qui veut commencer à en parler ? Aucune réaction. J'aurais bien levé mon doigt, mais je ne voulais pas, une fois de plus, me faire passer pour une "lèche-botte" » (*idem* : 27). En effet, Farah se signale par le *topos* de la réussite :

- Je suis plus que déçu, je pensais, en cette fin d'année scolaire, vous avoir amenés à un stade où vous seriez au moins capables de faire un résumé sensé d'un roman contemporain, mais, apparemment, j'ai échoué... - Demandez à Farah ! ironisa Carole suivie du rire de l'ensemble de la classe, ça vous remontera le moral pour le reste de la journée. (*idem* : 30)

Le dialogue entre Farah et son professeur concentre les apories commandant la connexion anaphorique entre expérience migratoire, culture littéraire, réussite

scolaire et littérature francophone :

- Tu comptes toujours étudier la littérature l'année prochaine ? - Plus que jamais. Pourquoi ? Vous pensez que je ne devrais pas ? - Si ! Bien sûr que oui ! Là n'est pas la question. Tu es ma meilleure élève et de loin... Tu le sais et tout le monde le sait. Mais le problème est qu'à la fac, il faudra pendant quelque temps étudier tous les mouvements littéraires, toutes les époques (...). Il faut t'ouvrir, élargir tes connaissances, lire du théâtre contemporain et des romans du début du siècle, des auteurs anglo-saxons et même arabes ou berbères. Je suis sûr que tu ne connais aucun écrivain algérien de langue française ! Je me trompe ? Je secouai la tête : - Je n'ai aucun point commun avec eux. (*idem* : 33)

Tout est dit de la résistance du personnage principal à l'assignation identitaire à laquelle la vouent l'étau de sa communauté d'origine, mais aussi la *doxa* culturelle dominante.

Un autre exemple d'empouvoirement et d'émancipation est le roman *Marx et la poupée* (2016) de l'écrivaine franco-iranienne Maryam Madjidi, Prix Goncourt du premier Roman 2017 et Prix Ouest-France Étonnants Voyageurs (2017), dont la diégésis nous plonge à la fin du règne du Shah d'Iran, la révolution islamique, la militance marxiste dans la République des ayatollahs, l'exil forcé en France et le travail d'assimilation à la société française. Maryam, âgée de six ans quitte l'Iran pour rejoindre son père, communiste exilé à Paris.

La mémoire de l'Iran hante la fille qui évoluera dans un rapport d'amour haine à l'égard de son pays d'origine : « Cela faisait longtemps qu'il [le père] était en guerre avec l'Islam et le simple nom d'Allah remuait en lui trop de haine et de rancœur » (*idem* : 66). En fait, *Marx et la poupée* rejoue l'impossible convergence des luttes, en vue d'une improbable révolution, à la tentative historiquement réitérée, entre l'islamisme et les ultragauches, et prélude aux ententes imprévisibles en Occident entre le djihad et la gauche identitaire qui voient chez le musulman la nouvelle « victime » absolue et le suppléant du traître prolétaire, épanoui par l'individualisme de Mai 1968, dont le vote s'est transféré sur la droite souverainiste et identitaire.¹

À nouveau, le travail d'assimilation se fonde sur l'apprentissage de la langue en contexte scolaire, prometteur d'un avenir d'émancipation : « Je vois au loin le drapeau tricolore agité par le vent. Le drapeau de l'école (...). Je sors mes affaires de mon cartable. Je parcours rapidement la salle de cours. Une grande carte de France est accrochée au mur en face de moi. Elle referme la porte et j'assiste à mon premier cours de français » (*idem* : 128-129)

Et l'acquisition de la langue s'apparente à un enfantement laborieux volitif impliquant l'effort et le mérite : « La petite fille couve sa nouvelle langue comme une

poule son œuf » (*idem* : 131) ; « Je suis une sorcière qui prépare une nouvelle langue et je ne veux pas qu'on me presse. Je vais bientôt mettre au monde mon français comme un enfant qui va naître, je le sais, je le ferai quand ce sera prêt. La langue prend forme dans le secret de ma bulle, de mon monde intérieur ; mon placenta à moi » (*idem* : 132).

Aussi, grâce à l'école, au mutisme traumatique et exilique, succède la prolixité linguistique : « Soudain, c'est sorti : j'ai enfanté mon français. Je me suis mise à parler en français sans m'arrêter avec un enthousiasme et une vitesse fulgurants » (*ibidem*). Mais s'exprimer dans cette langue implique se confronter à la surconscience et l'insécurité : « J'ai aussi peur de faire une erreur en français », avoue Maryam dans son processus d'assimilation : « C'est cette classe-là qui m'intéresse parce que c'est la classe des vrais Français. Je veux être comme eux : ordinaire, normale, française. C'est là-bas que tout se passe » (*idem* : 145).

En outre, le roman combine habilement la scolarisation, l'empouvoirement et l'intégration. C'est une Maryam transformée par l'école républicaine qui, de passage à Téhéran, se révolte contre la minorisation de la femme et le port obligatoire du voile. En effet, la culture lettrée s'oppose à l'arbitraire et à l'ignorance. Aujourd'hui, Maryam fait une thèse en littérature française, alors que sa famille a dû ensevelir à la hâte les ouvrages les plus suspects avant de s'exiler en France : « Et la mère dépose dans ce trou Marx, Engels, Lénine, Makarenko, Che Guevara et tous les autres ; le père les recouvre de terre humide » (*idem* : 48).

En fait, ici aussi, le roman recourt à la mise en abyme littéraire pour exprimer le processus d'assimilation et d'empouvoirement, puisque le personnage principal s'apprête à faire une thèse en littérature comparée à La Sorbonne sous la direction d'un professeur adjutant, mais qui figure lui-même de façon subliminale l'hypostase de l'altérité exotique et l'assignation à la différence : « Mais bien entendu ! Je suis un grand passionné de littérature persane et arabe (...). Je n'en peux plus des mémoires du type "Les papillons dans Balzac". C'est très bien parce que je sens que vous allez m'apprendre des choses » (*idem* : 190). On remarquera au passage le caractère explicitement libérateur des intitulés de certains chapitres : « La réconciliation » (*idem* : 192-194), « Une femme libre ? », ou encore « Comment peut-on être français ? » (*idem* : 168-172) en clin d'œil au roman autobiographique de Chahdortt Djavann (2006) qui, d'ailleurs, posent les mêmes problématiques de cheminement identitaires.

Il résulte de ce que nous venons d'exposer que la dynamique d'empouvoirement dans les littératures migrantes de langue française passe aussi par un parcours d'intégration, voire d'assimilation dans l'esprit universaliste qui avait caractérisé la France, et notamment la gauche française et occidentale dans son projet émancipateur avant que la gauche identitaire ne se saisisse de la diversité et du droit à la différence comme *seuls* marqueurs de la lutte progressiste en faveur des droits. En effet, plusieurs auteurs et autrices affichent et revendiquent haut

et fort une démarche d'empouvoirement par le biais de l'éducation et de la lecture, renouant par là avec une tradition assimilatrice que l'on pourrait référer au droit à la ressemblance ou à l'indifférence. Ce faisant, ils et elles contribuent à complexifier, et surtout à nuancer, le débat identitaire en cours en apportant un plus large éventail d'expériences et de démarches.

Notes

* José Domingues de Almeida est Professeur Associé (avec Habilitation) à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto. Il est docteur en littérature française contemporaine. Ses domaines de recherche sont la littérature française contemporaine, les études francophones et la culture et pensée françaises contemporaines. Il se penche récemment sur les questions théoriques et critiques soulevées par les littératures post-migratoires, les récits post-mémoriels et les représentations de l'Europe avec une centaine d'études critiques publiées. Il est chercheur à l'Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa (<https://ilcml.com/>), dont il coordonne la ligne Inter-Transculturalités, et directeur de la revue électronique *Intercâmbio* (<https://ojs.letras.up.pt/index.php/int/issue/archive>). Il est, par ailleurs, président de l'Association Portugaise d'Études Françaises (<https://apef-association.org/>). Il a été nommé *Chevalier dans l'Ordre des Palmes académiques* par l'Etat Français en 2013.

¹ Le présent article a été développé(e) dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT - Fondation pour la Science et la Technologie (UIDB/00500/2020 - <https://doi.org/10.54499/UIDB/00500/2020>).

Bibliographie

- Bock-Coté, Mathieu (2020), *L'Empire du politiquement correct. Essai sur la respectabilité politico-médiatique*, Paris, Éd. du Cerf.
- Bouvet, Laurent (2015), *L'Insécurité culturelle*, Paris, Fayard.
- Djavann, Chahdortt (2006), *Comment peut-on être français ?*, Paris, Flammarion.
- Finkielkraut, Alain (dir.) (2007), *Qu'est-ce que la France ?*, Paris, Stock / Panama.

- Fourest, Caroline (2020), *Génération offensée. De la police de la culture à la police de la pensée*, Paris, Grasset.
- Jullien, François (2016), *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Paris, L'Herne.
- Khan, Rachel (2021), *Racée*, Paris, L'Observatoire / Humensis.
- (2016), *Les grandes et les petites choses*, Paris, Anne Carrière.
- (2018), *Noire n'est pas mon métier*, Paris, Seuil.
- Lilla, Mark (2018), *La Gauche identitaire*, Paris, Stock.
- Madi, Malika (2013), *Nuit d'encre pour Farah*, Mons, Éd. du Cerisier.
- Madjidi, Maryam (2016), *Marx et la Poupée*, Paris, Le Nouvel Attila.
- Montaigne, Tania de (2018), *L'Assignation. Les Noirs n'existent pas*, Paris, Grasset.
- Porra, Véronique (2008), « "Pour une littérature-monde en français". Les limites d'un discours utopiques », *Intercâmbio*, n° 1, 2e série : 33-54.
- Provenzano, François (2012), « Francophonie. Idéologie, variation, canon : modèles québécois pour la francophonie littéraire », *Tangence*, n° 100 : 133-152.
- Seydi, Madi (2022), *Française venue d'ailleurs*, Paris, Stock.
- Smith, Géraldine (2016), *Rue Jean-Pierre Timbaud. Une vie de famille entre barbus et bobos*, Paris, Stock.

Sitographie :

- <https://www.valeursactuelles.com/societe/jai-abandonne-une-grande-partie-de-mon-armenite-pour-etre-francais-quand-aznavour-parlait-comme-zemmour/> [consulté le 08/09/2023]
- <https://tnova.fr/democratie/politique-institutions/gauche-quelle-majorite-electorale-pour-2012/> [consulté le 08/09/2023]
- <https://www.nonfiction.fr/article-10529-sexe-race-et-shs-44-contre-les-sciences-de-la-culture.htm> [consulté le 08/09/2023]